

Conversation sur la vie de Karel Reiner entre le témoin historique Doris Grozdanovičová et Sebastian Foron

Cette conversation a eu lieu le 26 juin 2011 devant les murailles de la citadelle de Terezín.

Doris Grozdanovičová, ses parents et son frère ont été internés à Terezín en même temps que Karel Reiner.

(Gr. : Doris Grozdanovičová, F. : Sebastian Foron)

F.: Nous nous trouvons ici devant les murailles de la citadelle de Terezín. Tu as souvent été forcée de passer ce pont.

Gr.: Oui, je gardais les moutons, à l'époque. Il nous fallait aller dans les bastions, où se trouvait la bergerie. Je sais depuis lors que les moutons ne sont pas aussi stupides qu'on le dit.

F.: Ta famille et toi êtes arrivés avec les premiers transports en provenance de Brno.

Gr.: J'ai dû quitter mon lycée après l'invasion des Allemands en 1939 et j'ai eu la chance que Brno abrite le seul lycée juif de tout le protectorat. J'y ai suivi les cours un peu moins d'un an. Puis il a été fermé.

F.: Tu y avais des professeurs très renommés. Tu avais Pavel Haas comme professeur de musique.

Gr.: Oui, Pavel Haas, et Otto Ungar, qui est mort lui aussi, comme professeur d'art plastiques, et puis j'avais aussi Walter Eisinger comme professeur de littérature. Il a été aussi à Terezín où il encadrait les jeunes et... ils sont tous morts.

F.: Oui, Walter Eisinger est celui qui a encouragé les jeunes garçons [de Terezín] à éditer un journal.

Gr.: Ce journal s'appelait « *Vedem* » [« Nous menons » en tchèque. NdT]. Son rédacteur en chef avait 13 ans et s'appelait Peter Ginz.

F.: C'est début 1942 que vous êtes arrivés à...

Gr.: ...nous sommes arrivés à Terezín dès janvier 1942.

F.: C'est-à-dire juste après la conférence de Wannsee. C'est vraiment incroyable.

Gr.: Brno est au début de l'alphabet. Et pour l'anniversaire de Hitler le 20 avril Brno devrait être « nettoyée des Juifs ».

F.: Et c'est là, à Terezín, que tu as aussi rencontré Karel Reiner.

Gr.: Il n'est arrivé de Prague qu'en 1943.

F.: Et sa femme Hana Reinerová sans doute aussi.

Gr.: Je ne peux absolument pas me souvenir d'elle, je ne suis devenue son amie que bien après. Mais à cette époque-là je ne peux vraiment pas me souvenir d'elle. Il y avait là tellement de gens... et pour les plus jeunes tous ceux qui étaient plus âgés étaient des vieux, et je préférais la compagnie des jeunes.

F.: Et tu te promenais avec tes moutons, c'était...

Gr.: À partir de 1943 seulement. Avant ça je gardais des oies, et avant encore je

travaillais aux jardins et dans les champs.

F.: Karel Reiner a également composé quelques œuvres à Terezín. Comme son épouse me l'a raconté, il lui a confié ses manuscrits avant d'être déporté à Auschwitz. Ils ont tous été détruits. Elle les cachait sous ses vêtements et elle a dû les remettre aux gardes quand elle est elle-même arrivée à Auschwitz.

Gr.: Évidemment.

F.: Tout ce que Reiner a composé à Terezín a été détruit. Comme cela est expliqué dans la « salle des compositeurs » du Musée du Ghetto [de Terezín] il a, dans le cadre de manifestations culturelles, donné ici beaucoup de concert en formation réduite, en petit comité, dans les baraques, dans les caves, dans les greniers, mais aussi en partie en relation avec des représentations théâtrales. Souvent aussi comme pianiste.

Gr.: Oui, régulièrement. Mais il n'était pas le seul, il y avait aussi les chefs d'orchestre Rafael Schächter et Karel Ančerl, des chanteurs comme la basse Karel Berman et le metteur en scène Gustav Schorch et tout un tas d'acteurs connus.

F.: Au début, ces représentations étaient secrètes, comme je l'ai appris aujourd'hui ; il fallait prendre garde à ce que personne ne débarque à l'improviste, et ce n'est que plus tard que ces représentations ont été acceptées.

Gr.: Oui, et on dit qu'elles ont été acceptées parce qu'il se sont dit qu'ils mourraient tous de toute façon qu'ils se soient amusés ici ou pas...

F.: As-tu vu le célèbre opéra...

Gr.: ...*Brundibár*. J'y ai assisté une fois, une seule fois...

F.: Je crois qu'il a été joué quelque 55 fois ici.

Gr.: Mais quasiment aucun enfant n'a joué son rôle deux fois. Il fallait redistribuer les rôles sans arrêt...

F.: Ta famille et toi êtes arrivés très tôt à Terezín et tu as pu y rester. C'était un fait plutôt rare. Personne n'avait d'influence sur la durée de son séjour ici.

Gr.: Non, ça a été un coup de chance, autrement je ne serais pas ici aujourd'hui.

F.: Ta mère est morte à cause des mauvaises conditions de vie.

Gr.: Elle était malade, on l'a opérée ici et elle est morte.

F.: Et ton père a dû prendre l'un de ces trains pour Auschwitz.

Gr.: Oui.

F.: Tu voulais l'accompagner.

Gr.: Oui, je voulais partir avec lui, mais des plus affreux officiers SS m'en ont empêchée, et c'est pour cela que je suis encore là.

F.: Au cours des derniers mois, alors que tout s'écroulait, c'est un gendarme tchèque qui t'a permis de prendre un nouveau départ.

Gr.: Oui, il a assuré mon avenir. Ces gendarmes étaient des officiers de la police tchèque affectés ici sur ordre de la SS. Ils ne pouvaient pas rester plus de trois mois et n'avaient pas le droit de se lier d'amitié avec nous.

F.: Tu es restée si longtemps ici, tout ta jeunesse s'est passée ici.

Gr.: Quatre fois j'ai eu mon anniversaire ici.

F.: Après la libération il t'a fallu trouver une orientation complètement nouvelle.

Gr.: Oui, c'est dur de ne pas savoir où aller et de n'avoir plus personne. C'est très, très pénible.

F.: Ta famille n'existait plus, ton frère avait lui aussi été déporté dans un de ces trains, et, Dieu merci, il a survécu...

Gr.: Je ne le savais pas à l'époque, et je n'avais donc plus personne, rien qu'une tante en Angleterre.

F.: Et c'est là que ce gendarme t'a demandé si, dans un premier temps, tu ne voulais pas venir dans sa famille.

Gr.: Pas dans un premier temps, pour toujours, il voulait m'adopter. Mais cela ne s'est pas fait parce que mon frère m'a retrouvée et que nous sommes rentrés ensemble à Brno.

F.: Tu avais 19 ans et tu a commencé à faire des études.

Gr.: La première année j'ai achevé mes études secondaires que j'avais dû abandonner et puis je suis partie à Brno étudier la philosophie et l'anglais.

F.: Et c'est pour approfondir tes connaissances en anglais que tu es allée ensuite étudier au Danemark.

Gr.: Ce n'est pas que pour l'anglais que je suis partie au Danemark, mais pour découvrir le monde.

F.: Et c'était possible, à la fin des années 40 ?

Gr.: Bien sûr que c'était possible, j'ai obtenu une bourse, ce qui était tout à fait normal à cette époque-là. C'était avant la prise de pouvoir des communistes en 1948. J'étais du janvier jusqu'en avril 1947 au Danemark.

F.: Et puis ça a été le début de nouvelles représailles. Avais-tu déjà terminé tes études au Danemark ?

Gr.: Je n'étais pas au Danemark pour longtemps, je suis restée juste un trimestre, mais cela a été décisif pour le reste de ma vie.

F.: Es-tu rentrée [en Tchécoslovaquie] en raison de la prise de pouvoir des communistes?

Gr.: Non, ça s'est fait naturellement : j'ai terminé mes études et en 1950 je suis rentrée à Prague. Et j'y suis restée jusqu'à ce jour.

F.: Où as-tu travaillé ?

Gr.: Au Ministère des Affaires Étrangères, dans le département où étaient élaborées les traductions en allemand et en anglais. Cela m'a beaucoup plu. Mais je n'ai pas pu y rester du fait que j'avais une tante en Angleterre. 150.000 personnes ont dû changer de métier et se reconvertir dans le secteur de l'industrie, et je suis donc rentrée dans une imprimerie, et de là dans une maison d'édition où j'avais un poste de rédactrice.

F.: Et tu as continué à travailler comme traductrice.

Gr.: Pas souvent à cette époque-là, parce que je n'avais pas beaucoup de temps, mais plus tard lorsque j'ai été renvoyée de la maison d'édition en 1983, parce que mon fils était resté chez ma tante en Angleterre. Lorsque ma tante est morte, j'ai eu le choix : me rendre une fois en Angleterre pour assister aux obsèques, mais seulement pour

trois jours, ou renoncer à me rendre aux obsèques et conserver mon poste dans la maison d'édition. J'ai évidemment choisi les trois jours. J'ai passé trois jours en Angleterre, après avoir été obligé de prendre ma retraite, sans quoi ils ne m'auraient pas laissée sortir. Ça a été épouvantable. Et puis j'étais retraitée et j'ai commencé à faire des traductions.

F.: Et il y avait alors une association pour les traducteurs...

Gr.: Elle existe encore aujourd'hui et c'est là que j'ai fait plus ample connaissance avec Hana Reinerová. C'était en 1983, parce que je ne faisais pas partie de cette association avant cette date.

F.: C'était donc après le décès de Reiner, qui est mort en 1979. As-tu été depuis en contact régulier avec Hana Reinerová ?

Gr.: Oui, nous nous apprécions beaucoup. Elle a toujours essayé de promouvoir l'œuvre de son mari. Mais dans le climat politique de l'époque elle n'y est pas arrivée, ce qui l'a beaucoup peinée.

F.: Est-il vrai que tu n'as effectivement fait la connaissance de ses deux filles que lors de la création du concerto pour violoncelle de Reiner au *Rudolfinum* en décembre 2010 ?

Gr.: J'avais vaguement fait leur connaissance autrefois, mais sans plus. Depuis ce concert nous passons beaucoup de temps ensemble et sommes devenues de bonnes amies. C'est à toi que nous le devons. Vraiment.

F.: Je voudrais revenir sur la délicate situation dans laquelle se trouvait Prague en 1948. Karel Reiner, qui était revenu à Prague après sa libération de Dachau, a, comme toi, été la victime des dures représailles du parti communiste. Comment as-tu ressenti la situation à l'époque du communisme ?

Gr.: Eh bien, je dois reconnaître que j'ai adhéré au parti communiste le 1er juillet 1945, parce que pour moi les Russes étaient les libérateurs et qu'évidemment on ne savait rien de toutes les atrocités, de Staline, de tout ça, vraiment rien, – et il y a beaucoup de gens raisonnables qui sont tombés dans le panneau, et je dois avouer que j'ai été membre du parti. Mais à la fin, évidemment, je n'en faisais plus partie. J'ai toujours eu des difficultés de cet ordre, mais quand on a appris tout ce qui c'était passé, je n'ai plus pu du tout. Mais c'est... mais personne ne savait, ou très peu de gens.

F.: On ne pouvait pas non plus en deviner l'ampleur.

Gr.: Non, et pourtant j'étais un membre influent du mouvement des jeunes du parti.

F.: Pour Reiner comme pour toi les Russes étaient les libérateurs. Lui aussi a été membre du PCT, il a même écrit dans ce contexte des chants politiques, qui malheureusement ne répondaient pas aux attentes du parti. Telle n'était pas non plus l'ambition de Reiner, même s'il en aurait été techniquement capable, mais il ne voulait pas flagorner. Il avait déjà écrit de la musique utilitaire par le passé, ainsi que de la musique de scène comme, par exemple, pour le directeur de théâtre Burian dans les années 30. Du côté des politiciens officiels il était l'objet d'un rejet de plus en plus vif, on trouvait son style trop formaliste, trop individuel, sans la moindre conformité avec les conceptions socialistes, et il est tombé dans une isolation qui a eu des conséquences fatales pour son œuvre.

Gr.: Dès sa jeunesse donc.

F.: Oui, il est né en 1910, c'est-à-dire qu'il avait environ 25 ans, et à cette époque-là il a

énormément écrit pour le théâtre, et après la guerre aussi il a retravaillé avec Burian qui venait d'ouvrir un nouveau théâtre...

Gr.: Le théâtre « D 46 », un vieux théâtre qui a été réouvert en 1946.

F.: Et c'est là que Reiner a de nouveau travaillé pour lui quelques temps. Mais par la suite les événements ont fait qu'ils se sont éloignés l'un de l'autre et ils n'ont plus retravaillé ensemble. Dans le même temps, Reiner a aussi travaillé pendant deux ans à l'opéra du « Théâtre du 5 mai » (« *Divadlo 5. Května* ») fondé par son professeur Alois Hába.

Gr.: Je ne le savais pas.

F.: Je pense que la tragédie qui fait que Reiner est à ce point resté méconnu repose essentiellement sur le fait qu'en raison de l'évolution politique il n'a quasiment jamais plus eu le droit d'être joué en public. Sa langue musicale a été de plus en plus l'objet du rejet des officiels et c'est ainsi qu'on n'a pu assister qu'à quelques rares représentations de ses œuvres, presque jamais dans la version originale mais en petit comité et dans une réduction instrumentale faite par lui-même. Et ce, bien que Reiner ait été secrétaire du Syndicat et même à partir de 1949 secrétaire de l'Union des Compositeurs Tchécoslovaques. Il a quitté le PCT en 1970 suite aux événements du « printemps de Prague », ce qui lui a valu d'être contraint de renoncer à toutes ses fonctions officielles et d'être frappé d'interdiction de représentation.

Gr.: À l'époque il était aussi l'élève de Hába. Et Hába représentait une sorte de musique qui n'était pas en vogue, le système des quarts de tons.

F.: Exact. Une nouvelle subdivision au-delà du dodécaphonisme, pour laquelle Hába a inventé des instruments spécifiques. J'ai vu un piano à quarts de tons au Musée de Prague.

Gr.: Pas moi.

F.: Et, autant que je sache, il n'y avait que peu d'artistes capables d'en jouer, parmi lesquels Victor Ullmann et justement Karel Reiner, qui était aussi un pianiste exceptionnel.

Gr.: Ils se connaissaient très bien, ils se rencontraient souvent pour échanger des idées.

F.: Ils étaient très amis. Ullmann et Hába étaient membres de la Société Anthroposophique de Prague et Hába et Ullmann ont été les parrains de Reiner lorsqu'il a adhéré à la Société Anthropologique.

Gr.: Je ne le savais pas.

F.: Reiner est en fait le seul de ce groupe d'amis compositeurs – Victor Ullmann, Hans Krása, Pavel Haas & Gideon Klein – à ne pas avoir été assassiné à Auschwitz, bien qu'il y ait été déporté lui aussi en octobre 1944, mais à avoir été transféré vers d'autres camps.

Gr.: Il est le seul de ce groupe à avoir survécu.

F.: Je suis incapable de dire si Karel Reiner et Pavel Haas étaient déjà amis avant, je suppose qu'ils ne se sont rencontrés pour la première fois qu'à Terezín.

Gr.: Je ne le sais pas. Pendant la journée je m'occupais des moutons en dehors de la citadelle.

F.: C'est peut-être pour cela que tu n'as pas ressenti la misère quotidienne avec la même force ?

Gr.: Je l'ai ressentie, mais c'était tout à fait autre chose d'être à l'extérieur avec les moutons parce que je n'étais pas constamment soumise à ces conditions de vie spécifiques. Mais, évidemment, j'ai quand même connu la faim et ce genre de choses. Mais quand on est jeune, on voit cela d'une manière différente, vraiment. Il m'est impossible de me mettre dans la peau de personnes plus âgées, de savoir comment elles allaient, ce qu'elles pensaient. C'est impossible.

F.: On y était terriblement à l'étroit. En septembre 1942 il y avait plus de 60.000 personnes entassées dans le camp. Avant que les Nazis ne la transforment en camp, Terezín était une petite ville de 7000 habitants. Toi, tu pouvais sortir pour prendre un bol d'« air frais ». Peut-on parler d'« air frais » ?

Gr.: Bien sûr, il y avait de l'air frais à l'extérieur, comme aujourd'hui. Mais l'air qui régnait dans le ghetto était effroyable, constamment, comme une cloche posée sur toute la ville.

F.: Reiner ne sortait pas du ghetto et je suis surpris de l'expression de sa musique : on pourrait imaginer que toute sa musique ne résonne que des douloureux souvenirs de cette époque, mais il est frappant de constater la grande variété de ses perspectives et de ses ambiances, même à l'intérieur de ses divers ouvrages. C'est ce qu'il y a de passionnant dans sa musique : des ambiances sombres, marquées aussi certainement par l'air du temps, laissent parfois la place à des moments joyeux, voire même dansants, et quand on se représente les circonstances dans lesquelles ces œuvres ont été écrites ou – nous avons visité le musée tout à l'heure – dans quelles circonstances ces dessins, cette littérature, cette musique etc. ont été créés, on a du mal à concevoir comment ces personnes ont pu ainsi se déconnecter, faire abstraction de la réalité.

Gr.: C'est intéressant. Tout est intéressant dans ce musée. De retrouver ce phénomène chez tous les artistes. Je pense que personne – cela aurait vraiment été la fin si chacun avait été complètement pessimiste – ...mais personne ne savait ce qui allait advenir ou ce qui advenait de lui. Cela aurait sans doute changé la donne, si nous l'avions soupçonné, mais personne ne savait.

F.: C'est aussi sans doute la volonté d'utiliser les moyens de l'art, que ce soit la musique, le théâtre, la littérature, le dessin, pour penser à autre chose qu'au calvaire quotidien.

Gr.: Certainement.

F.: C'était évidemment aussi une chance.

Gr.: Pour les autres aussi, c'était une chance de pouvoir lire, entendre, etc. leurs œuvres. Très certainement. Mais c'est tellement épouvantable de venir ici et de voir combien d'hommes et de femmes remarquables y sont morts... C'est vraiment très bien fait, ces salles réservées aux artistes.

F.: Oui, les événements y sont très exactement consignés. C'est là que j'ai appris, entre autres, que dans un des foyers pour jeunes garçons Reiner faisait de l'art avec ces jeunes, en cachette dans le grenier. Mais un après-midi au Musée du Ghetto n'est pas suffisant. Il y a là tant de choses à lire !

Gr. Il te faut revenir. Absolument.

Traduction : Frédéric Trinques © 2011